

Roman à clefs

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Pâle Sang bleu

ALIZÉ MEURISSE

Roman à clefs

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2010

I
LES BELLES ÉCHAPPÉES

À Vanina et Timothée.

LES sirènes sont des idoles sculptées dans le bois des bateaux par des hommes aux mains calleuses, et baptisées au champagne. Le menton fier, elles ne boivent pas la tasse. Elles sont les figures de proue qui tranchent fièrement les vagues, la poitrine offerte aux éclaboussures d'écume. Elles sont l'âme en bas-relief des navires qui rebondissent sur les ondulations de l'eau salée, pas mieux qu'un bouchon de liège. Et puis le bateau coule. C'est alors qu'elles se détachent des épaves pour prendre vie. Elles s'arrachent à la côte du bateau et s'en vont parcourir les abysses verts, cheveux d'algues, peau mousseuse et queue écaillée. Copeau après copeau, l'homme extrait l'idole du bois ; et du bois, l'eau délivre l'idole naufragée. Avec des gémissements de parquet plaintif, la sirène s'échappe de l'épave où elle est prise dans une longue déchirure pleine d'échardes. Elle se bat pour la vie ; la vie qui pique et qui pince et qui tend des pièges en forme de moules géantes ; de celles qui sont plantées dans le sable au fond de l'eau et faut faire gaffe parce qu'elles peuvent te coincer en se fermant, clap, clap, clap. Et les chevelures éprises se noient. Parfois, c'est dans le corail que les cheveux s'emmêlent, et on ne peut plus remonter à la surface, on se débat, on se griffe. Le corail poignarde. Il vide la chair de son jus vermillon.

L'échappée de l'épave est semée d'embûches.

UN cendrier fume deux cigarettes à la fois. Calées de part et d'autre de son sourire circulaire et édenté, elles jettent leurs longues tiges inconsistantes. Et nous, assis derrière la petite table de la terrasse du bistro, nos mouvements parfaitement synchrones, un miroir entre nous qui nous reflète à l'infini. Deux lignes parallèles : attraper le petit tube de tabac bien tassé, avaler la fumée qui jaunit le filtre et les dents, une pichenette impersonnelle pour effriter la cendre, puis écraser le mégot et allumer une autre cigarette.

Un cendrier fume deux cigarettes, qui, coincées dans ses petites bouches, jettent leurs longues tiges immatérielles. Et nous, assis derrière la petite table de la terrasse du bistro, nos mouvements synchronisés comme une chorégraphie des Claudettes, un miroir entre nous qui nous reflète à l'infini. Deux lignes qui fuient et ne se rencontrent jamais.

Un cendrier fume deux cigarettes. Une main s'approche qui lui en colle une troisième dans le bec, une cigarette avec une trace de rouge à lèvres vermillon. Puis une autre et encore une autre et mille autres ; mordues de rouge, de rose ou d'orange, jusqu'à ce que le cendrier ressemble à une partie de Mikado. Jusqu'à ce que le cendrier, hérissé d'une barrière de corail, soit aussi plein de poudre âcre et métallique qu'une urne funéraire.

- Arrête de me faire les gros yeux.
- T'as pas l'habitude de me voir avec de l'eye-liner.
- Tu dis rien.
- Parce qu'il n'y a rien à dire. J'fais pas le poids.

Dans un couple, on se fait des jalousies comme on tient la porte à une dame, on se fait des politesses, on fait attention l'un à l'autre, on partage un dessert. Chacun veut se sentir possédé et désiré, accaparé. Une absence apparente de jalousie, c'est un complice trop sûr de son emprise ou qui ne tient pas assez à son acolyte et n'a pas peur de le perdre.

“Troquer de vieux amis contre de nouveaux, c'est lâcher le fruit pour la fleur”, disait Coleridge, abandonner le jus sucré mûri au soleil des secrets partagés pour des bouquets et des bouquets de jolies fleurs en tige voués à faner.

Je sais bien que changer de pré réjouit les veaux, mais un fond de romantisme indélogeable me fait tiquer : le type qui collectionne les femmes comme un philatéliste ne mérite pas de trouver la bonne. Pour le collectionneur, un spécimen ne vaut rien car il est anecdotique. Une collection, c'est un tout de plus en plus complet, un être formé d'une multitude de variations de lui-même, et qui se perfectionne par accumulation. Une collection, c'est le réel qui tend vers l'Idée Intelligible platonicienne par accumulation. Une Idée Intelligible qui se dégrade dans le réel en de multiples variantes. Il en est ainsi de toutes choses : timbres, cabinets d'apothicaire, méridiennes, tapis persans, lampes sur pied, femmes, épingles à cravates, étuis à cigarettes, etc.

Quand l'autre a été digéré, s'en séparer c'est perdre un bras. Rien à voir avec l'idée d'aller se frotter le dard contre des étamines à droite à gauche. On ne peut supporter de tromper l'autre (ne serait-ce que par la pensée), parce que ça voudrait dire qu'il nous trompe aussi, que l'amour n'est pas assez fort. Au beau milieu d'un chagrin d'amour, on tient autant au chagrin qu'à l'amour : si on se console,

on a l'impression de perdre l'amour avec, que même l'amour passé nous est dérobé, dénoncé comme une imposture.

Même mes larmes t'aiment.

Il me semble qu'afin d'inhumer mon amour pour toi, il faudrait ensevelir mon cœur avec.

J'essaie de t'oublier, mais alors je m'oublie avec toi. Il ne reste plus de moi qu'une statue de sel, et j'ai peur du noir à la nuit tombée, j'ai peur de fermer l'œil et de te croiser dans un coin sombre. Je me tourne dans les draps et le couteau se retourne dans la plaie qui s'est ouverte avec toi.

Il y a sur ma peau les chemins luisants des escargots qui m'ont sucé les joues, des rayures de lipgloss. J'ai les yeux qui pleurent sur les roses coupées qui fleurissent les tombes. De l'eau salée inutile et qui tombe sur la joue parfumée des roses décapitées, des roses qui n'ont plus soif. Leur fraîcheur en sursis est celle des corps qui gardent quelque temps encore l'apparence de la vie. Sous nos yeux, elles fanent, impudiques, nous laissant soupçonner le sort des ensevelis. CARO DATA VERMIBUS. La mort garde quelque temps l'apparence de la vie. Pourtant elle n'a rien à voir avec elle. Le cadavre de Socrate n'a pas plus de rapport avec Socrate qu'une statue de celui-ci. L'amour qui meurt se révèle n'être qu'une statue, une idole. On croyait avoir trouvé Dieu, quand on n'était qu'un idolâtre.

Certains naissent avec une cuillère en argent dans la bouche. Moi j'ai une cuillère en argent avec mon prénom gravé dessus dans mon "trousseau de naissance", mais elle s'est avérée absolument inefficace. J'ai beau m'en servir comme d'une baguette magique, d'un presse-papiers, de catapulte, d'une cale, etc., j'ai même essayé de manger avec, rien n'y fait. Je dégringole, de peur en solitude morale, dans le puits sans fond de la paralysie.

Mais le sentiment d'abandon n'existe qu'à la lueur des espoirs qui se terrent bêtement au fond de mes oreilles, une luminosité faible comme celle des globes de mappemonde turquoises ; veilleuses idéales des rêves d'enfants mais jamais assez lumineuses pour permettre de lire dans son lit, d'aussi près qu'on approche le livre. Mon estomac est pris dans les glaciers polaires. Je ne peux pas me projeter dans le futur, proche ou lointain. Tout me fait mal, la peur m'abolit. Prisonnière d'un rêve dans une réalité qui prend des accents cauchemardesques de sueurs froides, de réveils en sursauts, d'insomnies, d'angoisses, de solitudes champêtres avec leurs hiboux aux grands yeux jaunes, de maisons hantées à la géographie mouvante. Une prison de paranoïa. Un disque bègue, un mauvais rêve qui court sur place.

Le temps qui passe se rappelle à mon bon souvenir. Les autres existent ; la famille, quelques rares amis... Tous frappés de virtualité. Impossible de renoncer et pourtant j'ai accumulé tant de souffrances et de déceptions que parfois le coup d'arrêt semble synonyme de salut. Dans un bref éclair aussitôt contredit, on se dit que le deuil vaut mieux que l'agonie, mais l'espoir persiste et signe et me soumet à sa toute puissante volonté. Craindre l'amour comme on craint Dieu. Se sentir impuissant jusqu'à la prière. Aimer. Espérer ou désespérer c'est toujours aimer. Tomber dans le vide mou et gris du désamour, c'est bien pire que de saigner.

Il y a des pages qui font mal, celles qui s'écrivent au couteau dans la plaie. La douleur a comme un arrière-goût ténu de plaisir. On a envie de disséquer les blessures infectées, putrides et douloureuses. Quand ça s'infecte, c'est peut-être plus simple de laisser filer avec lenteur,